
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/3 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.3.61482

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

probable risk of infuriating Russia into war. Like their German counterparts, the Austro-Hungarian military planners concentrated on gaining an initial local advantage rather than preparing for a protracted European confrontation that they had every reason to expect. Although KRONENBITTER's rendition is in most respects compatible with other essays in the volume, one manifest contrast of interpretations goes unexplored when he claims that Vienna's fanatical hatred of Serbia and eagerness to attack were at odds with Moltke's more cautious agenda in 1914, whereas FÖRSTER portrays the latter as an inveterate war-monger throughout the prewar years. If the two authors have resolved this conflict of views during their collaboration in Augsburg, it is not evident in the book at hand.

All in all, this quartette of essays represents an engaging but hardly innovative reconsideration of longstanding historical issues concerning the origins of the Great War. The mode of explanation is conventional, entirely cast in the familiar vocabulary of diplomatic history. The authors do not seek out new terrain but revisit old scholarly sites. There is no consideration of demography or industry, no mention of workers or women, no treatment of pressure groups or public opinion. Instead, a collective finger of accusation is pointed back at the foolish and irresponsible crisis management of a few elites, which perhaps remains after all the most compelling explanation of a war that so severely crippled Europe in the twentieth century.

Allan MITCHELL, Boulder/USA

Theo SCHWARZMÜLLER, *Zwischen Kaiser und »Führer«*. Generalfeldmarschall August von Mackensen. Eine politische Biographie, Paderborn (Schöningh) 1995, 463 p.

Qui se souvient encore, en France, tout comme en Allemagne, du Generalfeldmarschall August von Mackensen, lui qui personnifia le héros légendaire à la toque en fourrure ornée d'une tête de mort? Pourtant, de 1915 jusque la fin du III^e Reich environ, cet exemple du militarisme prussien, ce pur produit du règne de Guillaume II, cette figure emblématique d'un nationalisme intransigeant aura servi de phare au patriotisme allemand. Né le 6 décembre 1849, décédé le 8 novembre 1945, il aura vécu la fin apocalyptique de sa patrie, d'un univers ancré dans les terres de Prusse-Orientale avec leurs traditions borussiennes et religieuses. Fait pour être soldat, il s'intégra tout naturellement dans l'institution militaire wilhelminienne pour gravir étonnamment vite les échelons de la hiérarchie, mais à l'ombre de l'empereur lui-même, et de sa famille, auxquels il resta fidèle jusqu'à sa mort. Faisant partie de la maison militaire de Guillaume II en tant qu'officier d'ordonnance, l'accompagnant dans de nombreux voyages, Mackensen put observer de très près comment l'empereur jugeait les événements qui se préparaient et cela non sans livrer à son Journal des remarques teintées d'une ironie toute de finesse. A 50 ans, le 27 janvier 1899, à l'occasion des 40 ans de l'empereur, Mackensen fut anobli, lui qui était né dans une famille dont les origines n'auraient jamais pu laisser espérer cette ascension, alors que son épouse, par son mariage, dut renoncer à son appartenance à la noblesse. Général de brigade en 1900, il commande à Danzig la brigade des »hussards de la mort«, promu divisionnaire en 1903 où, déjà, il devient une figure locale légendaire bien qu'on ne se priva pas, dans certains milieux, de railler son rapide avancement. Toutefois, Mackensen observe d'un œil critique les insuffisances de la politique menée par son empereur sur le plan intérieur, et s'inquiète en particulier de la place que prend la social-démocratie et l'on voit aussi s'exprimer des tendances antisémites qui n'iront qu'en se renforçant. La presse était à ses yeux un véritable poison pour la masse du peuple mais en fait, ce sont là des expressions de son caractère profondément réactionnaire, que l'on retrouvera tout au long de son existence: il ne sera donc pas étonnant de le voir dans le clan des adversaires acharnés de la république de Weimar. C'est sur le front oriental – pas toujours avec autant de bonheur que le veut la légende, la quasi déroute de Gumbinnen

est là pour le rappeler – que Mackensen acquiert définitivement sa stature de grand chef militaire, du légendaire «maréchal en avant» à l'image de Blücher. C'est à la tête du XVII^e CA (8^e Armée) qu'il combat les Russes, prend le commandement de la 9^e Armée, succédant à Hindenburg, et s'impose comme stratège inspiré, en particulier après la victoire de Gorlice, le 2 mai 1915. Le 22 juin, Lemberg est pris et Mackensen est nommé Feldmarschall, ce qui le place avant le chancelier. Les décorations pleuvent, des rues portent son nom, des milliers de cartes-postales le représentent dans son uniforme de hussard de la mort alors que fin août 1915 les troupes allemandes conquièrent sans coup férir la Pologne russe, jusqu'à Brest-Litowsk. La Serbie, la Roumanie sont vaincues mais il s'agit d'une victoire à la Pyrrhus, et c'est aussi, pour le nouveau Feldmarschall, le sommet de sa gloire militaire. Il passera les dernières années de la guerre à Bucarest, véritable potentat, aveugle aux événements qui se déroulent dans le monde, comme l'entrée en guerre des Etats-Unis par exemple, enfermé dans des modes de pensée déjà anachroniques. Les signes évidents de la débâcle en France, la démarche de Ludendorff le 29 septembre 1918 visant à la cessation des hostilités et l'arrivée du prince Max de Bade à la tête d'un parlement libéral furent vécus par Mackensen comme une trahison et, chose étonnante, avec une totale incompréhension. Mais là se pose un problème d'ordre méthodologique; en effet, alors que le biographe est quelquefois entraîné vers l'hagiographie, la lecture de cet ouvrage peut laisser penser que l'auteur n'a voulu retenir de la documentation utilisée que ce qu'il y a de moins sympathique chez Mackensen et l'on se demande, si celui-ci n'était, au fond, qu'un personnage pour le moins falot. Où était le grand chef de guerre, le stratège issu des enseignements de Moltke et de Schlieffen? C'est une interrogation que l'on se posera tout au long de ce livre. Il fallut non seulement que Mackensen vive l'effondrement de son univers mais qu'il soit capturé le 16 décembre 1918 à Budapest, et cela par des Gardes rouges!

Les ultra nationalistes et les nazis en firent un martyr et occultèrent cette peu glorieuse fin de campagne. Dès lors, il deviendra un adversaire acharné de Versailles et de Weimar et graduellement, une fois les grands remous des années 1919–1924 passés, il sera le flambeau d'un nationalisme agressif, militariste à l'extrême, ancré dans le mysticisme et l'allégorisme prusso-allemands, opposé à tout parlementarisme et avancée de la démocratie.

Bien sûr, Theo Schwarzmüller accorde une place importante à l'attitude du déjà âgé Feldmarschall face à la montée du nazisme et au programme politique de Hitler, dont il ne voudra retenir que ses affirmations patriotiques. De fait, Mackensen, choyé, adulé, héroïsé, ne fit que représenter l'esprit du Junkertum, de toute une caste qui prépara la voie au nazisme et dont elle fut souvent victime, découvrant trop tard la perversité des nouveaux maîtres de l'Allemagne. Les Extraits du Journal de Mackensen sur lesquels s'appuie l'auteur – mais le choix fut-il parfaitement judicieux – avec en arrière-plan une vue chronologique des événements, montrent comment le plus vieux Feldmarschall allemand perçoit l'emprise du nazisme. A mesure que cette emprise se fait plus pesante, après 1938–39 notamment, alors qu'autour de lui la Gestapo perpétue ses crimes et qu'on lui demande d'intervenir, ce qu'il fit parfois, il se résigne et approuve tacitement, attribuant ces persécutions raciales et religieuses aux subalternes du régime, Hitler restant sur son piédestal. Mackensen était trop profondément imprégné de la notion d'obéissance pour approuver toute opposition, militaire surtout et jusqu'à la fin de sa vie, il resta fidèle au Kaiser Guillaume II et à Hitler, qui personnifia à ses yeux l'homme providentiel, celui qui redonna à l'Allemagne la place qui lui revenait. Mais qui était réellement l'homme derrière le Feldmarschall, n'était-il que cette triste marionnette que dépeint Schwarzmüller? Pourtant, au fil des pages, l'on peut glaner ça et là des remarques, des observations extraites de ses papiers personnels qui permettent peut-être de moduler cette impression contraire et je serais tenté de penser que celui qui s'est peut-être pris pour le maréchal Blücher, à force de se l'entendre dire, a dû être bien autre chose que ce qu'a présenté son biographe.

Marcel SPIVAK, Les Lilas